

COLORADO

"Colorado," le cheval d'armes de Septime Lebotte, capitaine d'habillement au 1er spahis, était sans conteste un animal magnifique.

On n'eût pu trouver pareil destrier à Biskra, où le régiment tenait garnison, ni même dans tout le cercle saharien. D'ou fureur des jeunes officiers de cavalerie qui étaient contraints de se remonter en petits chevaux arabes dans les pelotons de spahis.

Septime Lebotte n'avait pas enfonché un cheval depuis bien des années. Il suivait les colonnes sur le siège des fourgons, et journalièrement, quand il était en retard à la popote, un lieutenant racontait qu'il avait été enlevé vivant par l'écroulement d'une pile de contrées nominatives ou de situations-rapports.

Sans doute n'osait-on pas tenir de tels propos devant lui; on se méfiait du tempérament sanguin et colérique du capitaine, qui eût infligé sans sourcil quinze jours d'arrêts au premier greluchon surpris se gausant de sa face rougeaud et perlée de sueur.

Mais il était impossible que ces lazzis ne parvinssent pas enfin à ses oreilles, ne fût-ce que par les pétales de géranium qui servent de bouche aux petites filles d'Albion de l'hôtel des Zibans où il avait la faiblesse de visiter, car il espérait trouver parmi elles la future Mme Lebotte.

Un beau jour donc, le capitaine fit son entrée sur Colorado entre les petites maisons de terre séchée. Parmi les jeunes, ce ne fut qu'un éclat de rire. On s'attendait à ce qu'un premier mouvement impatient des éperons balladeurs, le cheval prit le mors aux dents et fit rouler Lebotte dans la poussière blanche des venelles, à la grande frayeur des heures voilées de gaze noire.

Il semblait avoir reçu, sous la férule du caïd, une excellente éducation morale.

La douceur même; jamais l'idée d'employer sa dentée merveilleuse pour se débarrasser facilement d'un cavalier peu solide: une conviction bien établie sans doute (quoique étrange dans un animal chez lequel le sang devait entraîner l'impétuosité), que le meilleur parti à prendre dans une situation était de faire bon ménage avec son seigneur, de crainte d'en trouver un autre qui fût plus exigeant. Il semblait comprendre que, si quelquefois les mollettes aiguës éraillaient son flanc, ces atteintes étaient tout à fait indépendantes de la volonté du cavalier et qu'il aurait mauvaise grâce à ne pas prendre son parti de ces petites infortunes. Familier avec la civilisation, il n'avait peur de rien. Les chameaux qui se levaient péniblement à son passage, agitant les pendeloques de poussière et de saur agglutinées à leurs longues poils; les fanfares, les noubas indigènes, les automobiles mêmes le laissaient indifférent. Lebotte gloussait de joie. Les moqueurs avaient le bec cloué. Certes, les jeunes officiers

étaient trop cavaliers pour oser dénigrer le cheval; mais leur rage mal contenue découvrait vite le point faible: Colorado était une énergie perdue. Lebotte le montait, c'est entendu, mais sans lui demander les performances exigibles d'une telle carrure. La première rose de troupe venue eût suffi au travail de père de famille où il l'employait, et Colorado, partisan du moindre effort, comme toutes les bêtes, s'avachissait dans sa sinécure.

Le capitaine laissait les jaloux chanter. Virent les mois d'hiver, si doux que les riches Anglais désertent souvent Nice ou Le Caire pour l'oasis fleurie de Biskra. Indolentes et vêtues de blanc, toutes pareilles à de petits Reynolds sous leurs grands chapeaux de paille, elles envahissaient la ville indigène ou prenaient un bain de soleil sur la grand-place, en se renversant dans des fauteuils transatlantiques. Colorado eut grand succès dans cet aimable petit monde. Lebotte se rengorgea, comme si un peu de hommages adressés au cheval eussent réjoui sur le cavalier. Il sentit qu'il n'y avait plus un instant à perdre et se décida à demander la main de Miss Gladys Turnsbroot, brune et menue dans ses robes vaporeuses, comme une mouche dans du lait. Il la demanda, un matin, à cheval. Miss Gladys répondit si bas que le capitaine l'entendit à peine. Mais, enfin, il l'entendit tout de même.

Vous avouerez qu'il y avait de quoi faire mourir de jalousie les "flots de rubans" de Saumur. Certes, jamais Philippe Dantin n'avait songé à épouser Miss Gladys Turnsbroot. Mais scandalisé à l'idée que Lebotte faisait sa cour à la jeune fille en se parant de talents qui lui manquaient, il y songea désormais et il eut un cri de joie en apprenant que le père, Mr James J. K. C. Turnsbroot s'opposait à cette union.

Le jour de Pâques arriva, marquant le retour des grosses chaleurs: les étrangers avaient regagné l'Europe. Seule, Gladys avait déclaré à ses parents qu'elle ne quitterait l'Afrique qu'au bras de Septime Lebotte, et James J. K. C. Turnsbroot, content, avait décidé de prendre ses quartiers d'été plutôt que de céder. Les spahis ne manœuvraient plus qu'à l'aube ou au crépuscule, seuls moments qu'on pouvait encore se mouvoir sans insolation. Des potron-minet, les officiers vêtus d'uniformes blancs et de casques coniques s'étaient répandus dans la ville. L'aspect à Biskra est exceptionnel, en cette fête de la Pâque juive, car les Israélites, qui occupent des quartiers entiers, revêtent leurs plus beaux habits. Pour les hommes, cela ne signifie pas grande élégance: les Juifs portent, en effet, le costume européen, omission faite seulement du col et de la cravate; mais ils rehaussent d'un fez leurs laïasses-pour-compte des grands magasins d'Alger.

Pour les femmes, c'est autre chose. Quelle richesse dans les vieilles soieries qu'exhument les plus pauvres d'entre elles, que de majesté dans leur port! Tout le passé d'une race à l'antique raffinement revit en elles! Quand, parées et multicolores, elles sourient étrangement devant leurs maisons de terre poudreuse, ce sont autant de Bethsabées, de Sunamites, d'Hérodiades et de Salomes qu'on croit reconnaître. Aussi l'habaine était-elle rare de pouvoir admirer dans tout son éclat leur opulente beauté, d'ordinaire un peu crasseuse sous les haillons criards: inactives et parées comme des chasses, elles vont et viennent sur le pas de leurs portes. Derrière elles, c'est le mytère impénétrable de leurs demeures, où, sans tenir compte de l'aspect extérieur poudreux, sordide, terreux, on garde jalousement pour l'intérieur des raffinements de luxe inouïs de nos civilisations modernes.

Jamais il n'avait fait si chaud. Impossible de regarder le bleu vitrail incandescent du ciel. Les habitations brunes semblaient écrasées sur le sol par la lumière.

Aussi l'événement qui survint vers onze heures stupéfia-t-il le garnison. Dans les ruelles où la juiverie bigarrée flânait, on vit soudain apparaître Colorado et Septime Lebotte qui, malgré la canicule, portait une chaude tenue de drap. Il était congestionné, ses énormes bottes de cuir pourpres battaient frénétiquement les flancs de l'alezan. Sa culotte bleu pâle moulait des cuisses dodues et l'on eût dit que sa tunique rouge sang, chamarrée d'or, bouffinée et gonflée, allait à tout instant éclater sous l'effort de la graisse qu'elle sanglait. Il se tenait raide comme un piquet, dégoûtant de saur et paré pour une belle attaque d'apoplexie.

Sans doute n'était-il pas beau. Mais Colorado était magnifique. Son pas prenait quelque chose d'héraldique, et une telle apparition hurlante de couleur et d'animal surprenait tellement qu'on imaginait presque quelque seigneur monté sur son palefroi et faisant son tour de souverain au milieu de la population en fête. Septime Lebotte allait et venait dépassant de la tête l'unique étage des maisons. Il faisait fuir devant lui toute la marmaille, les garçonnets déjà vêtus du fez et de la culotte à l'europpéenne, et les fillettes traînant dans la poussière leurs jambes grêles, couleur de tabac. Il daignait à peine regarder les superbes Juives aux pantalons de soie bouffants, rayés et multicolores, qui portaient sur leurs gilets criards de petites vestes de velours arborées d'or et d'argent.

DES TEMPLIERS DU NORD HONORENT ROBERT E. LEE



La gravure ci-dessus montre une délégation des Chevaliers Templiers de l'Etat de Massachusetts allant planter une couronne sur le monument du général Robert E. Lee, chef de l'Armée méridionale pendant la guerre de Sécession.

Il ne semblait prêter attention ni à leur lourde chevelure de jais surmontée de petits chapeaux pointus en velours qu'elles posent gentiment de travers, ni aux gestes lents et calculés de leurs bras aux poignets cassants issus de manche de tulle. Mais, en réalité, aucun des imperceptibles clignements de leurs yeux ne lui échappait. Il ne perdait pas un seul des insensibles sourires qui s'acquiesçaient à son passage. Quel plus avantageux spectacle pour décider M. James J. K. C. Turnsbroot, qui avait dû lire tous les romans de Mrs Humphry Ward et qui devait être biaisé sur le romantique!

Septime Lebotte poursuivait donc sa marche triomphale lorsqu'au coin d'un rue, Colorado se carra brusquement sur ses quatre fers. Le placide animal avait peur! Un objet hirsute, invraisemblable avait surgi à quelques pas! Un habit!

Parfaitement, un habit noir à queue, tel qu'on en voit, rangées en longues séries, sur les fauteuils des abonnés de l'Opéra, un habit qu'un Juif, fortuné sans doute, avait eu le bon goût d'arborer—naturellement sans col et sans cravate—pour fêter la Pâque! Comment reprocher au Caïd de ne pas avoir familiarisé son cheval avec un objet aussi peu probable à rencontrer sur les confins du désert? Colorado recula lentement, puis s'arrêta, écrasant sa croupe contre la paroi terreuse d'une maison. Grisé par son triomphe, fasciné par l'angélique silhouette de Miss Gladys qui venait à sa rencontre, Lebotte oublia toute prudence. Il ouvrit largement ses jambes courtaudes, et, à pleins éperons, attaqua son cheval.

La secousse fut brève. Une ruade magistrale imprima les fers de Colorado sur le mur ébranlé et le cheval, prenant le galop de charge, fit fuir devant lui les larges culottes claires comme une voile d'ois grasses. Le capitaine d'habillement avait déjà roulé dans la poussière; succombant à ce suprême effort, sa tunique sang de bœuf demanda grâce par les six gueules blanches d'énormes accros.

Le coursier tout harnaché passa comme une trombe dans les rues. Le vide se faisait à son approche, et sitôt qu'il était passé, les belles têtes réapparaisaient dans l'encadrement des portes. Philippe Dantin eut vite vent du drame. Le ciel lui envoyait sa vengeance. L'engouement de Gladys ne pouvait résister à cette chute ridicule: elle deviendrait Mme Dantin. Il allait arrêter Colorado, sauter sur son dos, le maîtriser et le ramener calme dans le quartier effrayé. Toute la gloire de la journée lui reviendrait!

Rapidement il établit avec ses camarades un barrage à l'entrée des rues. Mais Colorado déchainé, les naseaux fumants et l'œil fou, paraissait si peu disposé à respecter les vies humaines qu'au dernier moment les officiers s'écartaient de son chemin. Il sortit ainsi de la juiverie, soulevant un nuage de poussière, il enfla la route du désert entre les dernières cases très basses, et le lit d'un oued à sec bordé d'énormes palmiers aux dais calcinés. Sa folie allait-elle le conduire dans les dunes à l'abri des pourquites? Non, les lieutenants qui étaient à ses trousses jetèrent un cri de joie. Capricieusement, Colorado avait obliqué, il s'enfuya dans la grille béante du Jardin London, vrai paradis tropical où sont conservées les essences rares et les fleurs merveilleuses de la région. Il partit à plein train à travers les pelouses, les massifs, les buissons, cassant sur son passage les arbrustes étiquetés, effleurant d'un seul coup toute une haie de fleurs introuvables. Le Jardin était clos. On en fit fermer les grilles et bientôt tous les cadres du régiment, colonel en tête,

arrivaient sur les lieux. Attirés par cette chasse passionnante, plusieurs spahis en promenade s'étaient joints à leurs officiers.

Une heure se passa sans qu'on parvint à saisir Colorado. Il renversa successivement trois hommes. Et c'est en vain qu'on tenta de le coincer dans une extrémité du parc; il se frayait une voie parmi les rabatteurs. Bien plus, il devenait agressif. A tout moment, alors qu'on l'avait perdu de vue, il surgissait comme un animal de feu près d'un groupe, faisant voler ses rênes libres et donner les étriers lâches autour de la selle. On avait amené des ficous, des entraves, des tords-nez, instruments de maîtrise vains, tant qu'on n'avait pu le saisir. Des spahis agitaient des panneaux blancs pour l'effrayer; plusieurs officiers essayaient de le prendre au lasso.

C'était un pittoresque coup d'œil que la fuite de tous ces uniformes blancs, parmi les beaux palmiers, dont les feuillages sombres enveloppent une ombre bleue, une piquante émotion que l'attente de cette apparition fauve et dévastatrice entre laquelle tous les efforts restaient impuissants. Que de beaux pélagros, constellés de roses, impitoyablement fous! Colorado ne respectait rien. Il négociait même de sauter les buissons finement composés d'espèces, quasi introuvables, de beaux fuchsias arborescents et de chardons géants aux épines acérées. Il boula dans leur bois plus fragile que le verre, et souvent entraînait dans sa course de véritables sillages de belles lianes détrempées.

Au bout de trois heures, les destructions étaient telles, le savant directeur du jardin zoologique faisait un si beau vacarme et estimait les dégâts à tant de milliers de francs, que le colonel donna l'ordre d'abat-tisseurs se tapirent à l'affût, bien abrités derrière les troncs pelucheux.

Mais tout à coup un hurlement de victoire ébranla le jardin. On vit un homme en manche de chemise qui s'agrippait à l'encolure du cheval et tentait de l'enfourcher en plein galop. Gêné par ce poids, Colorado ralentit, se secoua, rua, se cabra. Il eut beau faire, l'instant d'après, Philippe Dantin était en selle, reprenait les rênes et à l'aide d'un bambou lui administrait la plus abrutissante tournée que quadrupède ait jamais reçue.

C'est ainsi qu'en plein midi, le jeune officier put faire, son entrée dans les rues de Biskra. Nu tête, les cheveux en broussailles, la moustache plus ébouriffée que jamais, sans veste et la chemise déchirée, il ramenait un Colorado fort piteux s'étant collé par plaques sur la saur.

Pendant deux heures, l'impudent lieutenant se promena dans les rues, à la recherche de Septime Lebotte pour mieux jour de sa confusion. Ne le trouvant pas, il abandonna sa monture et crut le moment opportun pour présenter ses hommages à l'exquise Gladys Turnsbroot.

Il l'aperçut au salon de l'hôtel, avec ses parents et ses trois petites sœurs; mais, ô surprise, tous les gens s'empresaient autour d'un yanepé, et du canapé, Septime Lebotte éprouvait un tel signe amical.

Mr. James J. K. C. Turnsbroot venait de donner son consentement, longtemps retardé par la crainte d'avoir un genre sportif. Mr. James J. K. C. Turnsbroot, bien que sujet britannique, était notaire.

Dieu Vous Benisse

J'ai lu, dans je ne sais quel vieux livre de voyages ou d'aventures, une anecdote qui m'est revenue à la mémoire cette semaine. J'étais dans une salle de spectacle, je ne vous dirai point laquelle: toute autre m'eût fourni la même occasion, et peu importe. J'entendais, d'ailleurs, mes voisins beaucoup plus que les acteurs, car les acteurs se contentaient de parler, tandis que les spectateurs éternuaient. Le printemps a commencé avec de la neige, et bien que les poètes aient trouvé là un joli contraste et de quoi renouveler la provision de leur magasin d'images, c'est surtout la grippe et le rhume de cerveau qui en ont profité.

Donc, mes voisins de spectacle éternuaient comme tout le monde. Et cela m'a fait souvenir d'une anecdote des pays lointains. Il paraît qu'autrefois lorsque le souverain de Monomctapa faisait ce "mouvement subit et convulsif des muscles" expiratoires, par suite duquel l'air est chassé tout à coup et avec violence par le nez et par la bouche" (cette définition n'est pas de moi, vous pouvez le croire; je l'emprunte au dictionnaire) toutes les personnes de sa suite qui se trouvaient auprès de lui le saluaient d'une clameur si forte qu'on l'entendait d'un bout à l'autre du palais. Et du premier courtisan au dernier cuisinier, chacun y joignait sa voix, dans un chœur formidable, pour acclamer l'éternuement de sa majesté le roi...

Voilà qui s'appelle respecter le chef de l'Etat, ou je ne m'y connais pas. Et le discret "Dieu vous benisse" dont le premier secrétaire de la présidence saluait sans doute le coryza de M. Millerand n'est qu'un bien faible écho de cet hommage unanime. Mais imaginez-vous que cette coutume bizarre eût franchi les mers, traversé les siècles, et par prodige, se fût installée parmi nous! Trois millions de Parisiens criant ensemble... Tous les nègres de tous les jazz-bands en resteraient pantoufles.

Ce ne sont point nos moeurs; tant mieux. Il n'en est pas moins vrai que persiste l'usage d'adresser quelques mots de politesse à celui qui éternue devant vous. Les Israélites racontent que Jacob fut le premier homme dont la mort ne fut pas immédiatement précédée d'un éternuement; avant lui, cette "expiration subite et convulsive" était toujours le signe avant-coureur de la séparation de l'âme et du corps. Est-ce là qu'il faut trouver le point de départ de cette coutume, ou dans la courte prière que le pape saint Grégoire recommanda aux fidèles, en pareille occurrence, au moment où sévissait une maladie épidémique dont la crise finale était annoncée par un éternuement?

Quoi qu'il en soit, on dit toujours: Dieu vous benisse! On l'a dit plus souvent que jamais en cette semaine de printemps trompeur et de neige fallacieuse, qui donnait aux rues, grilles, roses et beiges, de certains quartiers tranquilles, l'aspect d'une exposition permanente de tableaux de Sisley ou de quelque autre notoire impressionniste.—J.-N. Faure-Biquet.

Washington.—Le secrétaire Hughes a recommandé vivement à la commission des finances de la Chambre, d'accorder un emprunt de \$5 millions au Liberia. Il a déclaré que c'était un "point d'honneur" et que les bruits suivant lesquels des banques américaines fédéraient en grande partie de la transaction étaient sans fondement.

La probité est la vertu du pauvre; la vertu devrait être la probité du riche.

LE TOTON OU SUR L'AUTEL DU DIEU INCONNU

Il n'est pas très original de dire que le jeu est une passion; et l'une des plus fortes, et l'une des plus répandues qui soient. Disraeli constate qu'on la découvre aussi bien chez les populations des zones torrides que des zones glacées. Le sauvage et le civilisé, l'illettré et l'homme instruit sont également captivés par l'espoir d'accumuler des richesses sans prendre la peine de les gagner.

C'est un penchant qui est dans l'homme. Nous avons tous dans le cœur un autel secret dédié au hasard. Cette fortune qui a les yeux bandés, chacun veut la forcer d'ouvrir vers lui ses mains heureuses, par la chance d'un pile ou face. Eckeloo eut beau publier en 1589 son livre, De Alea, sive de curanda ludendi in pecuniam cupiditate, pour essayer de se guérir de sa folie de joueur, il mourut un cornet à dés dans la main. Cela est déplorable, mais cela est. Les Siamois jouent leurs femmes et leurs enfants quand ils n'ont plus d'argent; les Chinois se suicident quand ils ont tout perdu. Et l'ingéniosité que déploient les joueurs pour satisfaire leur cuitte est inépuisable.

Vous le voyez un exemple d'aujourd'hui? Criqui et Ledoux font un match de boxe. Qui l'emportera? Il y a les probabilités sportives, et puis cet improbable de toutes les choses humaines que l'on s'obstine à nommer le hasard. Et l'on commence de parler, qui pour l'un qui pour l'autre. Quelqu'un fabrique un toton; une face pour Criqui. Le toton tourne. Qui gagnera? Le jeu est lancé. Beaucoup ont dans la poche de leur gilet l'engin modeste, et sitôt avec des amis, le jeu recommence.

Cependant le match est consommé. Il faut changer les deux noms, qui n'étaient que l'un des aspects momentanés de l'éternel pile ou face. Et comme il est de règle de chercher le mieux, les lois du jeu sont plus complexes. Un nouveau toton vient au monde. Il est hexagonal. Mettez un prenez deux, mettez chacun, prenez tout; des inscriptions gravées sur chacune des faces indiquent au joueur ce qu'il doit faire; et ce n'est pas difficile. Tout le monde a son toton sur soi. C'est une fureur. Demandez à votre voisin de vous montrer le sien, si vous n'en avez pas vous-même. Il paraît qu'on en a déjà vendu quarante millions en Amérique.

Cela ne suffit pas encore. C'est un jeu simple malgré tout. On s'en lasserait vite. Aussi, comme la deuxième balle que lance le jongleur, rattrape la première et la dépeuse, un deuxième toton tourne et supprime le premier. Mais il est plus ingénieux. Il figure assez bien le jeu de course. Sur les faces de la petite topie des noms de chevaux sont inscrits; et sur une rondelle mobile, indépendante, sont inscrits les cotes qu'on devra payer aux gagnants. Si bien qu'Harrier, par exemple, ou Golden Corn, sortira tantôt à 2, 4, 6, 8, ou 10 contre un, tantôt à l'égalité.

Voilà de quoi l'on s'amuse au XXe siècle! Ce n'est pas très grave. C'est un peu puéril. Il ne faut pas sans doute attacher une importance immodérée à ce petit trait de moeurs, à la fureur de mode qui sévit ces jours-ci pour ces petits jeux. Mais, il n'était point mauvais de le noter, peut-être, comme l'une des offrandes apportées à l'autel du dieu inconnu, que les hommes ne peuvent s'empêcher, parfois, de servir.—J.-N. Faure-Biquet.

A l'Académie Française

MGR. BAUDRILLART, Directeur

L'Académie a procédé un renouvellement de son bureau, pour le second trimestre de 1922. Mgr Baudrillart a été nommé directeur, et M. René Bazin, chancelier. Par suite de cette élection, c'est Mgr Baudrillart qui prononcera, en novembre prochain, le discours sur les Prix de Vertu, et qui portera la parole, le 25 avril prochain, comme président de l'Institut de France, aux fêtes qui auront lieu à Bruxelles, pour célébrer le centenaire de la fondation de l'Académie royale de Belgique. C'est par suite d'un roulement établi entre les cinq sections de l'Institut que le directeur de l'Académie française est appelé, cette fois, à être président de l'Institut.

Puis M. A. Ribot, directeur en exercice, a fait part à ses confrères de la mort de M. Denys Cochin. En une éloquentة improvisation, avec une émotion discrète et contenue, M. Ribot a rendu hommage à la haute intelligence de M. Denys Cochin, à sa culture étendue, à son libéralisme. Il s'est félicité hautement d'avoir fait campagne avec lui dans plus d'une circonstance pour la défense de la liberté religieuse et pour sauvegarder l'indépendance des peuples opprimés.—G. Latouche.

Washington.—Un échange de notes entre les gouvernements américain et mexicain fait prévoir que des négociations seront ouvertes prochainement pour régler les différends entre les deux nations, aboutissant à la reconnaissance officielle du gouvernement Obregon par les Etats-Unis.

Il ne faut pas apprendre à nager au poisson.

Trop de Reines

J'ai lu dans les journaux, un matin, à mon réveil, que les reines de Strasbourg et de Metz étaient arrivées à Paris, qu'on les félicitait et qu'elles avaient trôné avec les reines des vingt arrondissements et la Reine des Reines, et tête du cortège de la Mi-Carême. Que de reines, juste ciel! Et ce n'est pas tout. Nous savons déjà, car on nous l'a appris avec tout l'éclat convenable, comme nouvelle de la plus grande importance, que la "reine du commerce de Belfort" avait assisté au bal de la Légion d'honneur, que l'Association des Etudiants avait choisi sa reine, que les étudiants dissidents en avaient choisi une autre, que les Corses de Paris avaient élu la leur (ce doit être une impératrice), ainsi que les Auvergnats—verrons-nous demain le char des Auvergnats parisiens, si connu sous le nom de charabias?—et que diverses autres colonies ou corporations en avaient fait autant de leur côté. Nous avons même su, en temps utile, que la reine du Morvan avait été fêtée avenue Daumesnil, et que les reines de Gap et de Soissons rivalisaient de beauté, etc., etc.

Voilà, me suis-je dit, beaucoup de reines pour une République, celle de Montmartre; et je suis sorti prendre un peu l'air. J'ai remarqué que l'escalier de ma maison se distinguait par sa malpropreté et que la loge, au bas, était fermée. Oh diable peut bien se cacher la concierge?

—Vous ne savez pas? me crie un locataire, qui remonte. Elle est allée voter... hé oui... lors l'élection de la reine des concierges, et de deux concierges d'honneur.

On m'en dira tant! C'est dommage seulement qu'elle n'ait pas songé à balayer l'escalier avant d'aller faire une reine... Dehors, non loin de chez moi, il y avait un attroupement, assez épais, qui barrait tout le boulevard. Je demande à un sergent de ville si l'on inaugure quelque chose.

—Pas du tout, me répond-il avec complaisance. C'est la reine du quartier qui va sortir. Alors on l'attend pour l'acclamer.

On ne se contente donc plus, à présent, des reines d'arrondissement, et il faut une reine par quartier? —Ben sûr, me déclare l'agent. Même qu'il est question que chaque rue aurait la sienne.

C'est cela! Et pourquoi pas chaque maison, pendant qu'on y est, ou chaque étage? Je verrais très bien cette information dans tous les quotidiens: "On a procédé hier à l'élection de la reine du cinquième du 137 de la rue Caulaincourt. Mlle Ninette Balochard a été proclamée à l'unanimité." —Quand je pense que les Albanais, là-bas dans leurs montagnes, redemandent un roi! Est-ce qu'une reine, voyons, une gentille petite reine, ne ferait pas bien mieux leur affaire? Au lieu d'un m'brét, qu'ils prennent une m'brète et qu'ils viennent la querir chez nous. Il nous serait si facile de leur en céder une, ou même deux ou trois! Car si autrefois, avant la guerre, les cours allemandes étaient seules à fournir les reines, maintenant, Dieu merci, on en trouve dans toutes les cours parisiennes.

Je m'en félicitais encore, en rentrant chez moi; mais ma femme de ménage m'accueillit dans une attitude de dignité souveraine qui me fit trembler. Je devinais un désastre. —J'ai l'honneur d'annoncer à monsieur, me dit-elle, que j'ai été élue reine des femmes de ménage... Je pourrai consentir, ajouta-t-elle, à rester chez monsieur, mais ce sera quatre francs l'heure. Monsieur comprendra.

Je n'ai pas compris. J'ai renoncé à ses services, trop onéreux. Je balaye, à présent; je frotte; je fais mon ménage moi-même; et c'est pourquoi je songe, avec tristesse, qu'il y a décidément trop de reines dans notre Etat démocratique.—Carlos Fischer.

Le Tombeau d'Henry Bataille

Henry Bataille fut toujours hanté par l'idée de la mort.

En tête de son recueil: Le Beau Voyage, il avait parlé, dans une longue dédicace, des cimetières compris entre les terres de Narbonne, Moux et Lagrasse au pied de l'Arce pondreux où montent les bergers et où reposent ses ancêtres... Il a décrit, dans ces lignes peu connues, ces lieux chers à son âme:

"Mon grand-père, Mestre Nuc, propriétaire-poète, fit bâtir notre tombeau de famille sur les contreforts abandonnés de l'Arce; on aperçoit au loin les cyprès du chemin de fer, en passant. Cette chapelle solitaire, où personne ne vient plus prier, et dont il est si sourdement question dans mes poèmes d'enfance, j'en serai le dernier habitant. Après moi, plus d'héritiers, je confierai les clés de la chapelle à quelque municipalité."

Déjà, sur les murs ruinés, des enfants viennent cueillir des figues, et le vent qui gémît dans les pins, à gauche, les a dévotés. Je ne demande qu'une chose: c'est qu'à ma mort, devant le soleil, on élève en mémoire de moi cette statue de Ligier-Richier dont j'ai parlé dans un de mes poèmes... L'ardent désir de l'écrivain sera exaucé. Cet orgueilleux tombeau, perdu sur la montagne, consent à la dépouille de celui dont le nom belliqueux fut tout un programme.